
i Introduction

*Marie-Laure Déroff
Thierry Fillaut*

Le sexe et l'âge sont des données essentielles qui segmentent les rapports au boire et particulièrement à l'alcool. Manières de boire, types de produits, perception du risque alcool et dommages sanitaires et sociaux d'une consommation excessive diffèrent en effet selon que l'on est un homme ou une femme, que l'on est jeune ou âgé, que l'on appartient à une génération ou une autre. Sexe et âge sont également des variables mises en exergue par les politiques et actions de prévention et de soins en direction des populations considérées à risque et qui sont l'objet de représentations dont les fondements demeurent à approfondir.

Traiter de la question du boire sous l'angle du sexe et de l'âge est indispensable pour en saisir la complexité, mais l'approche se résume trop souvent aujourd'hui à l'étude de deux populations spécifiques, les femmes et les jeunes, quand au cours des décennies précédentes l'on se focalisait sur une autre population emblématique, le buveur excessif d'âge mûr. Souvent stéréotypé, le regard porté sur ces catégories induit un écart, réel ou supposé, à une norme implicite du bien-boire (la modération, sinon l'abstinence) et confine au profil nosologique (alcoolisme féminin, alcoolisation juvénile) : la femme boit seule, en cachette, contrairement à l'homme ; les jeunes boivent de plus en plus tôt, leurs excès sont plus importants que ceux de leurs aînés. Plus encore, l'étude de ces populations cibles, femmes et jeunes, semble bornée par quelques préoccupations symboliques des angoisses sanitaires et sociales présentes : l'alcoolisation des mères et le syndrome d'alcoolisation fœtale d'un côté ; les excès du *binge drinking* et leurs conséquences individuelles et collectives de l'autre.

Ce sont ces diverses dimensions du boire que cet ouvrage cherche à questionner en dépassant les seules caractéristiques biologiques et physiologiques qui différencient les hommes des femmes, les jeunes

des adultes pour évoquer les manières dont opèrent les catégories de genre et d'âge dans la différenciation des représentations et des pratiques. L'alcool sous ses multiples formes et ses usages, simples ou excessifs, qui varient dans le temps et l'espace, d'une génération à l'autre, d'une catégorie sociale à l'autre, en sont au cœur.

Boire, une question de genre

Les enquêtes épidémiologiques relatives aux consommations d'alcool observent de façon constante la moindre consommation des femmes comparativement aux hommes, toutes fréquences de consommation confondues. Expliquer et comprendre ce qui est ainsi statistiquement mis en évidence du poids d'une variable socio-démographique tel que le sexe, nécessite d'une part d'aborder les consommations d'alcool comme étant « révélatrices de normes, d'idéologies, de formes singulières de structuration sociale, de conceptions symboliques » (Obadia, 2004, p. 12), et d'autre part d'approcher ces pratiques sous l'angle du genre.

Nul besoin d'être un.e observateur (observatrice) savant.e de la vie sociale pour constater que femmes et hommes se distinguent dans les modalités – dans la tempérance ou l'excès –, les substances, les lieux ou encore les temporalités du boire. Sans doute certaines pratiques différenciatrices et/ou séparatrices renvoient-elles à un passé définitivement révolu. Si aujourd'hui encore, femmes et hommes ne consomment pas les mêmes produits alcoolisés¹, il n'est plus d'usage d'offrir « vins cuits » aux unes et alcools anisés ou whisky aux autres. Les bars, bien que demeurant sans doute plus fréquentés par les hommes, ne constituent plus un lieu « réservé » des sociabilités masculines. En matière d'alcoolisation aussi le processus d'égalisation et d'émancipation des femmes se traduit par des formes d'indifférenciation des pratiques. Des rapprochements sont ainsi observés dans les consommations ponctuelles : les jeunes femmes s'enivrent elles aussi. Mais ces consommations féminines qui tendraient à s'aligner sur les pratiques masculines inquiètent alors. Alignement pourtant tout relatif si l'on en croit les chiffres. Selon les résultats de l'enquête ESCAPAD 2011, si les consommations régulières d'alcool ont progressé entre 2008 et 2011 pour les filles comme pour les garçons, la prévalence est de 5,6 % pour les premières contre 15,2 % pour les seconds. De même pour les ivresses régulières pour lesquelles le *sex ratio* en 2011 est de 2,62 (Spilka, Le Nézet, Tovar, 2012).

1. À ce sujet, voir partie 2, « Chiffres à l'appui », tableau 3.

Si ces pratiques tout en demeurant minoritaires suscitent l'attention, sans doute est-ce alors pour ce qu'elles constituent d'une forme de transgression d'un ordre social qui est aussi un ordre sexué. À travers les inquiétudes exprimées quant à la vulnérabilité des filles sous l'emprise d'alcool ne peut-on lire les représentations persistantes d'un devoir de responsabilité, de se « préserver », adressé aux filles/femmes ? Tandis que du point de vue des jeunes femmes, ces alcoolisations ne pourraient-elles exprimer une prétention à l'égalité qui aujourd'hui encore emprunte le plus souvent la voie du mimétisme avec les pratiques masculines ? Si l'alcoolisme est aujourd'hui reconnu comme maladie, fait-elle l'objet d'un même diagnostic médical, d'un même traitement social selon le sexe du malade ? Si l'alcool intègre au monde des hommes, si l'ivresse, l'excès – que l'on veut maîtrisé – participent de ces moyens d'éprouver individuellement et collectivement cette appartenance, qu'en est-il alors pour les hommes qui dérogent à la norme ?

Adopter une perspective de genre ne se réduit pas « à montrer quelque chose qu'on avait oublié de voir » mais contribue à « transformer la perception et donc la compréhension » (Clair, 2012, p. 10) des faits observés. Ainsi ne s'agit-il pas simplement de s'attacher à la lecture de pratiques féminines invisibilisées et ceci à la lumière d'une analyse rompant définitivement avec tout essentialisme. C'est aussi renouveler l'analyse des pratiques masculines en adoptant les lunettes du genre, c'est-à-dire les regarder à leur tour comme pratiques genrées.

Les contributions des deux premières parties de cet ouvrage s'attachent à l'analyse des normes sexuées en matière d'alcoolisation d'hier à aujourd'hui, des transformations des pratiques entre rapprochement et maintien de la différenciation. Et si ces textes mettent l'accent sur ce que fait le genre aux individu.e.s et/ou ce que font du genre les individu.e.s en matière d'alcoolisation, les effets de génération, d'âge ou encore de classe sont également informés. Croisements qui éclairent la diversité du féminin comme du masculin, la différence dans la différence.

Boire, une affaire de générations

Tout autant que le sexe, l'âge est une variable indispensable pour étudier les usages et mésusages du boire. Le fait est assez récent. Jusqu'à dans les années 1970, les travaux sur l'alcoolisme se concentraient sur les classes sociales, sur les milieux socioprofessionnels : on parlait d'alcoolisme rural, d'alcoolisme ouvrier, d'alcoolisme mondain. L'âge apparaissait certes, mais souvent en contrepoint, par

exemple lorsqu'il s'agissait d'inciter les parents à ne pas donner des boissons alcooliques à leurs enfants dès le plus jeune âge ou lorsqu'il s'agissait d'attirer leur attention sur les conséquences néfastes de l'alcoolisation des parents sur les enfants.

L'une des conséquences de la prise en compte de cette dimension s'est traduite à partir des années 1970 par la multiplication d'études centrées sur les générations, ou du moins sur une génération. Car évoquer le boire sous l'angle générationnel s'est réduit le plus souvent, et se réduit aujourd'hui encore, à traiter de la jeunesse. Depuis 40 ans, elle est devenue une des principales populations à risque, une des principales cibles de la prévention de l'alcoolisme. Quant à la médiatisation des excès de la jeunesse, elle n'a jamais cessé depuis, oscillant entre la peur de voir la jeunesse remettre ça (*Le Nouvel Observateur*, 1975), qu'elle bascule dans « La fureur de boire » (*La Vie*, 1979), pour finalement n'être plus que « la génération biture express » (*Le Monde*, 2013).

Parce que le boire est un acte social qui varie dans le temps et l'espace, traiter de cette question sous l'angle des générations a donc sa raison d'être, que cette étude soit envisagée de manière diachronique (c'est-à-dire au fil du temps et des générations qui se succèdent) ou de façon synchronique (c'est-à-dire en un temps donné pour des générations différentes qui coexistent). Parce qu'elle met l'accent sur la dimension incontournable du temps, et qui plus est d'un temps plus long que celui des décideurs et des politiques, l'approche générationnelle « permet de saisir les tendances culturelles des différents groupes [...] constituant la société, d'en comprendre les évolutions (les passages entre hier, aujourd'hui et demain) et de (ré)interroger les cohabitations entre les générations dans les différentes sphères publiques ou privées, familiales ou organisationnelles » (Bahuaud, Destal, Pecolo, 2011, p. 5).

Par ses multiples sens, de la cohorte de naissances des démographes à l'ensemble des personnes qui, ayant approximativement le même âge, partagent des expériences communes pour les sociologues, en passant par le lignage et la lignée des généalogistes et au laps de temps qui, pour l'historien, sépare ces degrés de filiation ou les grands changements sociotechniques et culturels, le concept de génération (Attias-Donfut, Daveau, 2004) offre des modes variés d'appréhension du boire, simultanés et/ou successifs, et invite à la rétrospection et à la comparaison. Il permet de mettre en exergue ce qui relève du conjoncturel et du structurel, du momentané et du permanent et de mettre en perspective les représentations et les normes implicites et explicites qui fondent les regards, les politiques et les actions en vue de modifier les manières de consommer avec ou sans excès aux différents âges de la vie et de génération en génération.

Boire au fil de l'âge et au fil des âges, ces deux approches complémentaires sont sous-jacentes aux divers textes qui composent les deux dernières parties de cet ouvrage. Aborder le boire sous l'angle des générations, c'est en effet à la fois traiter des pratiques des divers âges de la vie et de leurs représentations respectives et, sur une plus longue durée, appréhender les évolutions au sein d'une même génération et entre les générations. Enfin, qu'elle soit diachronique ou synchronique, l'approche générationnelle ne peut s'abstraire des questions de genre : plusieurs des textes des parties 3 et 4, qu'ils portent sur les changements des manières de boire dans le temps et l'espace ou bien sur les représentations qu'ont mutuellement les deux sexes du boire de l'autre, en témoignent. Ils font écho à ceux des textes des deux premières parties qui inscrivent les effets de genre dans une dimension temporelle.

Si, d'une partie à l'autre, les divers chapitres rendent compte des relations multiples et complexes qui existent entre genre et générations, les rubriques « Chiffres à l'appui », « Contrechamp » et « Verbatim » en sont également l'illustration. En confrontant le lecteur à quelques sources que mobilisent les chercheurs pour formaliser leurs objets de recherche et étayer leurs analyses, ces repères statistiques, archives et témoignages confirment l'importance à interroger et démonter faits et discours par-delà le sens commun.

Ainsi, au fil de ses parties, l'ouvrage souligne l'interdépendance de ces deux dimensions d'analyse que sont le genre et les générations pour qui s'intéresse à la question du boire – tout particulièrement de l'alcool –, une interdépendance que ne peuvent, ni ne doivent, omettre ni les décideurs ni les professionnels de la prévention et du soin dans leurs programmes et leurs interventions.

Des pistes pour l'action

Loin de s'adresser exclusivement aux chercheurs, alcoologues ou sociologues, cet ouvrage vise en effet à offrir aux acteurs et professionnels de terrain une réflexion utile pour l'action et pour l'intervention. Le chercheur qui se penche sur la santé des populations, sur les déterminants de celles-ci, ne peut se désintéresser de la portée de ses travaux et de leur impact sur le bien-être de ses contemporains ; il est vecteur de changement. Le professionnel de terrain, souvent confronté à des logiques individuelles et/ou collectives et à des injonctions contradictoires, peut avoir la tentation de la simplification quand, en particulier en matière de prévention des addictions et plus généralement de promotion de la santé, la complexité doit être de mise. Leur rencontre est nécessaire, non pas en raison d'une

clairvoyance qui serait l'apanage du chercheur tandis que les professionnels seraient inévitablement aveugles à cette complexité, mais en raison de l'apport mutuel auquel participent les espaces de rencontre. « La promotion de la santé [progressive] grâce à la réflexivité de ses acteurs, mais l'apport des chercheurs en sciences humaines et sociales [permet] aussi de questionner, d'adapter, de modifier les pratiques des professionnels, leurs méthodes pédagogiques, leurs représentations de la santé des populations. Il existe [...] une "porosité" historique entre les recherches et la promotion de la santé » (Le Grand, Ferron, 2014). Même modestement, cet ouvrage collectif, en croisant les regards et en interrogeant différemment sexe et âge, s'inscrit dans ce mouvement.

Références bibliographiques

- Attias-Donfut C., Daveau P. (2004), « Autour du mot "Génération" », *Recherche et formation*, n° 45, p. 101-114.
- Bahuaud M., Destal C., Pecolo A. (2011), « L'approche générationnelle de la communication : placer les publics au cœur du processus », *Communication et organisation*, n° 40/2, p. 5-18.
- Clair I. (2012), *Sociologie du genre*, Paris, Armand Colin, Coll. « 128 ».
- Le Grand E., Ferron C. (2014), « La recherche interventionnelle : un espoir pour la promotion de la santé », p. 5-7, in Joanny R., *Recommandations pour l'élaboration d'un projet de recherche interventionnelle en promotion de la santé*, IREPS Bretagne.
- Obadia L. (2004), « Le "boire". Une anthropologie en quête d'objet, un objet en quête d'anthropologie », *Socio-anthropologie*, 15, < socio-anthropologie.revues.org >.
- Spilka S., Le Nézet O., Tovar M.-L. (2012), « Les drogues à 17 ans : premiers résultats de l'enquête ESCAPAD 2011 », *Tendances*, OFDT, février, n° 79.